



© François Cini

Thème : *Everything in its right place* Gratuit

BAKELITH

Edito

Everything, everything, everything, everything..

In its right place

In its right place

Right place

Mon bureau est à gauche en entrant, face à la fenêtre, dos au mur. Lorsque je tends le bras, je peux attraper le dictionnaire pour être sûre.

Le sien est appuyé contre le mur à droite. Contrejour de 3/4 face à une photographie de A.P. Exacte incertitude mais ça ne se voit pas face au mur. One point – Un point.

There are two colours in my head

What is that you tried to say ?

Tried to say.. tried to say..

C'est-à-dire que la table ne doit pas trop être recouverte de journaux, on ne sait plus où poser le cendrier et même si je ne fume pas dans les toilettes, il y a un porte-revues dans les toilettes. C'est bien pratique et au cas où je souhaite lire il y a une bibliothèque juste en face. Two points – Deux points.

Everything in its right place

J'aime bien la perspective du salon depuis le couloir, il suffit de déplacer les meubles pour l'apercevoir mais ce n'est pas gagné.

(*) *Everything in its right place* par Radiohead in *Kid A* (2000)

PAOLA PIGANI

Everything in its right place

Je vois les câbles

Je vois les nuages

Je vois la neige

Je vois une silhouette de femme

Sur la montagne

Elle avance lentement

Je vois les fils électriques

Je vois les brumes

Je vois des points de suspension

Qui glissent sur les pentes

Je vois le fond de vallée

Noir comme un sexe en latence

Je vois la neige

Je vois le pain sur la table

La faim de l'autre

Je vois la neige

Je vois la lampe

Le visage de l'autre

Je vois une silhouette de femme

Sur la photo

Elle avance lentement

Je vois la fenêtre qui s'entrouvre

Comme une blessure sur le réel

La peau de l'autre

Je vois les verres

Je vois la neige

Dans les yeux de l'autre

TITI ROGUEDA

Immobile

Des pinceaux en petit gris pur et des brosses de toutes tailles sont regroupés en fagot dans un pot émaillé, des livres ouverts sont comme abandonnés sur le divan, un verre et une tasse à café vides sur la table, des ouvrages sur des grands peintres morts sur l'étagère bondée, une statuette africaine en surplomb, l'encens indien qui finit de se consumer et le reflet de mon image déformée, flottant à la surface du grille pain.

La pendule cinquantenaire trouble un silence imparfait, fait des résonnements sourds des véhicules à moteur sillonnant le quartier et des premiers gazouillis printaniers. La trotteuse produit l'unique mouvement de mon environnement immédiat, elle tourne autour de son axe, invariablement, nullement perturbée par le fait que sa vie ne tient qu'à une pile. Métronome au programme perpétuel, elle continue sa route, précise et droite, ponctuation du temps, de mon temps.

Assise au milieu de cette pièce, je ressens les battements de son cœur et je cale les miens sur les siens.

Nous ne sommes plus qu'une.

Posée dans mon écrin, perle sans éclat, j'attends.

Ô pêcheur craintif, tu préfères ne pas bouleverser cet état des choses. Mer calme, vent de force zéro. Parfois, quand même, tu t'interroges : « Tiens, si je tentais le coup ? Si j'y allais ? Un petit tour dans les vagues et puis s'en vont, une virée en surf, juste pour le fun. On prendrait le soleil comme il vient et la mer comme elle se donne. On passerait un moment ensemble, très rassemblé. »

Seulement, nous, les huitres, on ne se déplace pas si

facilement. C'est méfiant, une huître, il faut le savoir. L'huître se contente de s'accrocher désespérément à son rocher, persuadée qu'il conditionne sa survie. Il est si solide, si rassurant. Un roc, un vrai.

Pourtant... Si lisse, si froid, si monotone.

Sur la platine, John Coltrane tente en vain de donner une âme à ce lieu dépeuplé, le ficus projette son ombre inquiétante sur le mur immaculé, le store vénitien filtre la lumière déjà faiblarde du jour qui décline... Encore un, encore un de passé.

MRS BLOOM

Dead Road

Une vie invivable. Aucun lieu nulle part.

Voici des gens.

Heinrich von Kleist (1777-1811), écrivain qui s'est donné la mort avec une arme à feu, et Karoline von Günderode (1780-1806), poète qui s'est donné la mort d'un coup de couteau qu'elle portait, dit l'histoire, toujours sur elle.

Get the guns out. Lost a lot of blood.

Tout simplement continuer son chemin, pensent-ils.

Nous savons ce qui va arriver.

Voici une rencontre

que la fiction fait advenir, elle seule a rendu l'occasion favorable. Elle a lieu maintenant et ici, c'est une évidence. Dans ce livre hospitalier qui a fait naître progressivement une joie irréprouvable, un transport âpre et silencieux. Quelle contradiction : se sentir tellement vivante avec ces phrases coulées dans l'incertitude et le malaise. Est-ce à cause de leur intelligence, de leur acuité, de leur vibration ? *Aucun lieu, nulle part.* Magnifique, déstabilisant. Etre là. Le livre est là. Ondes de choc. Un monde inhabitable : dites-moi encore comment. *Il n'existe aucune forme pour ce qui est insoluble.* Répétez-le-moi encore, bien que je le croie aisément.

Voici un salon

avec de grandes fenêtres ouvrant sur le jardin, puis la campagne allemande, les berges du Rhin. Les heures s'égrènent, conduisant doucement à la nuit. Un groupe, un thé, des conversations. Comment les gens s'agrègent et se séparent, *croyez-vous que chaque être possède un secret inexprimable ? Oui, dit-elle. En cette époque ? Certainement,* comment les non-dits altèrent les mouvements et les pensées arrivent à la surface sous des formes irreconnaissables, comment le passé affleure et les amours déçues se glissent dans les gestes et les regards se croisent et se décroisent. Quand se produit l'imprévu : une brusque irruption de colère, un enthousiasme, un mot pour un autre, une lecture à voix haute, et il lui prend le bras — pourquoi fais-je cela ? en ai-je réellement envie ? y aura-t-il une explication ? Ah oui, et puis : la neurasthénie. La maladie a un nouveau nom. Un illustre médecin l'a dit, le père de Loulou et de l'éveil du printemps. Jadis on disait mélancolie, on dira spleen ensuite *plus triste que les nuits.* Comment faire pour être soi, si on arrive à savoir ce que c'est, ce truc-là. Se laisser mourir parce qu'on ne cesse d'hésiter, que des formes inconnues vous assaillent, que la peur n'arrête pas de changer d'aspect.

On frôle la crise mais non, les chuchotements reviennent, les politesses et les roses, les plaisanteries. Pas la révolte — l'éducation. Si on l'oublie, tout peut disparaître ; *et voir derrière la beauté disloquée : cela nous rendrait muets.*

Un répit. Un lieu où habiter, la fièvre de s'y trouver au plus vite. La route est semée d'on ne sait quoi. Pas de progrès en tous cas. *This dead road leads down to that dead road and back.* Brûler ce qu'on a créé, le recréer mutilé, c'est beau et intense encore, mais qui le voit ?

Ce lieu c'est la littérature, ou c'est la mort. *I know no words to fix me*

alive. Un couteau tombe en public d'un réticule sur le parquet. Les jeunes filles sont armées. Elles se déguisent en homme pour voyager mais les aveugles les démasquent. Aucune protection. Nulle part. À Paris ou Mayence. Dans les voitures ou les rues. À vingt ans ou à trente.

Deux êtres se confondent, le *je* circule et je circule aussi, du dedans au dehors, de l'un à l'autre. Le point de vue fait des entrechats et des arabesques. Qui pense ou parle, on ne peut toujours le déterminer.

Grande violence passant par là. Aucun lieu. Nulle part. La folie fait hurler dans la rue à des heures indues. *One eye in the sun one eye in the night.* Chacun est fragile, même ceux qui en ont le moins l'air, la force c'est de l'affirmer à l'heure du thé quand la plus jeune fille de la maison joue maladroitement du piano. Où des dames d'un certain âge devisent : *derrière notre galaxie il y a d'autres galaxies et d'autres encore ça ne s'arrête pas — ah ? alors il y a d'autres systèmes solaires après notre système solaire ? on ne les connaîtra jamais — on ira peut-être quand on sera mortes — on en discutera là-bas.*

Le juste instant où tout coagule en même temps peut faire pleurer. Une sorte de jouissance, peut-être abstraite — pourtant y passent des veines et des artères, le sang coule et les nerfs se tendent, ça s'agite furieusement. C'est ça. Le monde descend. La phrase cisaille. On apprend à savoir. Oh le monde est inhabitable, aucun lieu ni repos ni mesure. Une petite part seulement. Acceptez les choses comme elles sont, les milliards d'atomes qui n'existent pas encore. Regardez ce qui n'appartient pas à la maison et pourtant y demeure, et cherchez en vain ce qui devrait être là et qui n'y est pas.

Tout est possible

croit-on parfois. Le plus souvent on croit le contraire. *Quel soulagement ce fut quand il abandonna tout espoir d'une existence qui pût lui convenir ici-bas.* Tu es nul le vent passe à travers toi.

Etre capable de tisser entre elles les contradictions : ne pas se compromettre, gagner de l'argent, créer, vendre ce qu'on a créé. L'ambition et l'orgueil malgré tout, de hautes idées. Perdre sa voix pour se faire entendre. Le désordre intérieur, le manque d'assise déboîtent désossent chacun et chaque chose. Parfois la littérature est capable de décrire les mouvements intérieurs accompagnant une cigarette fumée en cachette, le brouillage de l'identité ou les tourbillons du silence. Ce qui gronde dessous, et quand on ne sait plus. Mais elle n'est pas habile à sauver du désespoir.

Rien, dit-elle, ne saurait être plus dense, plus beau, plus réel que ce paysage que je ressens souvent comme un prolongement de moi-même. En même temps *affreux, ce chaos, dit-elle, ces éléments sans aucun lien, dans la nature et en nous.*

J'aimerais écrire au couteau. *I could kiss you under water.* Noyez-moi s'il vous plaît dans un verre d'eau. On sort ?

Deux personnes. Justement. Ni très belles ni très élégantes. Allant lentement devisant au bord de l'eau regardant les moulins. L'air est doux en cette fin de journée, le ciel tellement clair. *Cela nous rendra muets.* Ce nous ne fait pas partie d'une catégorie bien définie. Il réunit fortuitement. Il accorde les pas. Il fabrique un ensemble harmonieux. Les secondes l'une après l'autre battent comme une machine encore à inventer. Mais on ne peut pas lui donner le nom d'amour. C'est un pays sans baiser, où les lèvres pourtant évoquent et voient l'autre. Juste une compréhension, une intense complicité, qui le lendemain n'aura pas existé. Un havre, un halo, un songe, une circulation. Une communion, pourquoi pas. *I dreamt about your ghost* avant même que vous soyez née. *I've seen you before.* Demain j'oublierai de vous lire ; et je vous oublierai, comme on peut oublier ses rêves nocturnes, sans distinction. L'intensité du présent, cette construction verticale, vertigineuse et transparente, n'aura aucun écho dans le futur.

Et le vilain visage des ombres reviendra, nul lieu autre part. Plus d'escale dans les cauchemars.

En compagnie de Christa Wolf, The Kills, Charles Baudelaire, Françoise Quardon et les dames du métro ligne D.

Ca fait tellement longtemps. Combien ? 7 ans ? Plus ? Peut-être. Tu n'a pas changé, dis-moi. Moi non plus ? Un peu quand même !

J'habite à Los Angeles, tu sais, depuis 3 ans. Eric a gardé les enfants avec lui en Bretagne. Au téléphone, le dimanche matin et puis l'été, je viens ici ou ils viennent chez moi. Nos habitudes !

Est-ce qu'elle est là ? Je n'osais pas te demander. Je me disais : elle dort. Elle aimait tellement les siestes. A part nos deux voix la maison était silencieuse. Parfois une voiture dans la rue mais aucun bruit intérieur.

Je n'étais pas certaine de trouver ta maison tu sais ; et puis après le pub, un flash : la venelle, la maison aux volets verts et la tienne. Ca fait tellement longtemps ! Quelle mémoire !

Personne ne venait interrompre notre conversation. Divorcés ? Comment savoir, tu n'en parlais pas, je pouvais penser ce que je voulais. Et puis cette pièce si vide, fauteuils, table basse, bibliothèque. Pas de fleurs sur la table. Elle faisait de si jolis bouquets. Même le jardin devant la maison est minable.

Tu sais à quoi je pensais dans la rue en approchant ? Je vais sonner et un autre que toi ouvrira la porte. Je lui demanderai : "Je suis bien 3 Chalcot Square ? Monsieur Lucas n'habite plus ici ? Pardon, je ne savais pas. Quand cela est-il arrivé ? Oui, effectivement. c'est tragique."

Et puis tu a ouvert. Cela te fait rire mes discussions imaginaires ?

Tout était à sa place. J'attendais que tu me racontes.

NOËLLE CAGOULE

Le caveau de famille

Pourrir au-dessus de papi, si aimant et tendre dans ma petite enfance.

Impensable car ce papi n'était pas vraiment le mien.

Autrement, ça n'aurait pas posé problème.

NADINE BELLANGER

Tombe



Sortir du lit
2 minutes après la sonnerie,
La radio énonçant
Les mêmes programmes TV.
Lavage supersonique.
6h50,
Ouvrir les volets,
Les 2 filles
Passant au même endroit.
Descendre l'escalier,
Sortir les chats,
Rentrer les chats,
Donner à manger aux chats.
Prendre le thé,
Fumer une BH,
Ouvrir garage,
Partir, revenir,
Et recommencer demain.

VALE POHER

Imposture

C'est dans l'ordre des choses. C'est comme ça. L'ordre des choses. Prière de quitter les lieux dans l'état où vous les avez trouvés. L'ordre des choses. C'est pas moi. C'était déjà comme ça quand je suis arrivée. Je n'ai fait que me courber. Puis respirer. C'est pas moi. C'est dans l'ordre des choses. On se demande bien qui les a rangées. Qui a donné l'ordre. Faut pas bouger. Arrêter de respirer. Il y a un ordre et il faudra bien t'y plier. Toi aussi. Mais tu crois quoi ? Tu te prends pour qui ? C'est comme ça. Tu verras.

L'ordre des choses. On s'arrange avec la nature. On balaye les principes et on les accole d'un possessif. La case à combler. Le petit grain à cacher. Les maniaques des idées. Des clichés envoyés. Des idées reçues, et chaque chose à sa place.

Tu cherches ta place. Il n'y a pas de sens. Tu es en partance et pourtant tu fais du surplace. Tu grattes les glaces qui t'entourent. Tu colles ta tête. Tu dessines du bout des doigts dans les traces de ton haleine. Tu écris ton mon à l'envers. SOS se lit dans tous les sens. Personne ne veut comprendre. Tu fais du morse mais il est trop tard. Mais tu sais bien qu' il n'y a pas de sens ?

Alors rentre chez toi. L'ordre des choses. Le vase ici, le lit comme ça, cette photo ici, et les souvenirs sous le tapis. Chaque chose à sa place. Tu ne reconnais plus la tienne.

On se fait tout un monde d'un rien. Tout semble si naturel. Alors gratte. C'est ça. Avec tes ongles. Le plâtre. Ce que tu déteste le plus. Gratte les murs que tu as montés toi-même. Et gratte le papier. Tout semble si naturel. Si évident. Il n'y a qu'à se courber. Respirer. Puis ramasser. Des prothèses si naturelles.

La nature reprend ses droits. On ne s'arrange pas avec elle. Elle te remet à ta place. C'est dans l'ordre des choses.

Dans ton cœur du lichen. De la mousse dans tes oreilles. Et déjà cette fougère dans les yeux. Tu sais tout le mal que tu te fais. Tu vas ramasser. Ton corps a reçu. Il a ramassé. Tu sais ce que tu lui a mis. Il te remet à ta place mais tu lui en mets encore. Tu vomis ton corps pour purger ta peine.

Alors gratte maintenant les vitres autour de ta vie. Allez gratte. On s'en fait tout un monde, et on oublie qu'on est dessus, de passage et déjà en partance.

Et toi tu gardes. Des tickets. Une phrase sur un bout de

papier. Son écriture. Des invitations. Des cartes postales. Tu gardes. T'aimerais tout avoir sous les yeux. Et on oublie si facilement. Ta peau, elle, elle sait garder. Toi, tu collectionnes. Tu gardes, au cas ou. Et tu ranges. Tu cherches le sens. Allez cherche. Cherche. Garde. Pour qui ? après toi il n'y aura rien. Personne à qui donner. C'est dans l'ordre des choses et chaque chose à sa place.

Ton décor en carton. Et ton cœur factice. Tu es une simple imposture. Tu as volé ta place. Et tu es là, tu manges des Conversations en refusant le dialogue. C'est dans l'ordre des choses. Ta tête, un volcan. Ton corps, une faille. Tu fais semblant. C'est ton meilleur rôle.

Un jour tu seras essouffée et il faudra trouver un endroit où s'arrêter. C'est dans l'ordre des choses. Et il ne restera rien. Qu'une collection rangée à sa place.

YVONNE KURKOVIC

Homocentrique

Au milieu d'un cercle je projette des images, de ce qui est, de ce qui pourrait être, même de ce qui ne sera pas. Les chemins qui mènent à ces images sont parfois visibles, les emprunter mène à la réalité. Pour d'autres la trame est déjà visible mais ils sont à tracer. D'autres encore semblent presque interdits à mon imagination, ils sont les plus nombreux et ceux qui occupent le plus mon esprit. Des séances diapos qui ne finissent jamais, sans que je contrôle ni les images, ni leur cohérence, ni même leur débit. Les désirs et les envies prennent vie au centre de ce cercle, ils y convergent pour s'ordonner de façon parfaite, dans ma réalité bien sur la perfection n'a pas de place. Je me contente du presque au goût acidulé de conquête. Si je projette les autres dans mes images l'inverse est-il vrai ? Et si je suis dans leurs images, quel est mon rôle dans leur réalisation ? Si au cours d'une nuit je te projette au centre du cercle parce que si j'ai quelque chose à te dire tu sauras l'entendre, est-ce qu'il te viendra aussi une image de moi ? Qu'est-ce que tu projettes au centre de ton cercle ? La même chose que les autres, en couleur et en musique, en noir et blanc et en silence aussi. Quand je suis allongée, que je ne sais plus l'heure qu'il est, que l'attraction nocturne me plombe dans le presque sommeil je me projette une dernière image, je me vois te regarder tandis que tu contemples le centre de ton cercle. Ce que je vois de ta projection ? Presque parfait !

CHRISTOPHE SEGAS

La place des choses

J'ai demandé comment serait la vie si les mains des humains poussaient sur leurs omoplates, leur nez sur leur nuque et leurs yeux sur leurs fesses. Nat a répondu : Ni plus ni moins énigmatique qu'elle ne l'est aujourd'hui. Car l'ordre anatomique voudrait que les mains des humains soient sur leurs omoplates, leur nez sur leur nuque et leurs yeux sur leurs fesses.

J'ai rangé le ciel dans une boîte en carton, les lampadaires dans un coffre en métal blanc et les panneaux de signalisation dans une malle en osier. J'ai aligné tout ça sur l'étagère. Enfin apaisé, je me suis rapidement endormi. Le lendemain, je me suis réveillé très tard. Le ciel, la rue, les lampadaires et les panneaux de signalisation s'étaient évadés pendant mon sommeil. Je m'inquiète car il faudra courir longtemps pour les enfermer de nouveau.

Nat me conseille alors de les laisser définitivement en liberté.

Je voulais faire entrer Séraphine dans sa caisse de voyage. Je voulais mettre la caisse de voyage à l'arrière de la voiture. Je voulais faire entrer Séraphine, Nat et moi sur l'autoroute. Je voulais, ensuite, mettre la voiture dans le garage, chez mes parents. Puis Séraphine dans la chambre, au premier, parce qu'au rez-de-chaussée règne le chien, or Séraphine n'a jamais sympathisé avec lui.

Mais Séraphine chassait les mouettes sur les toits et elle a refusé de descendre.

PAUL FENOULT

Surimpression

les heures ont viré aux semaines
les années se sont fait la belle
l'attente a bu tard et veillé tôt
en buvard absorbé par les taches
d'absences passées à la trappe
des nuits blanches à se noircir
aux fumées de comptoir
entre les fonds de chope
et les cendriers pleins
des saisons mortes
le pouls filant
l'oeil éteint
lie-de-zinc
nos va-et-vient n'étant que des fins
juste un crachin de petits riens
un crépuscule de bruits de fond
papillonnant sous les néons
des impasses où l'oubli a fleuri
vert-de-gris dans les lézardes
au milieu de la mauvaise herbe
tant on avait rasé les murs
sans plus savoir quoi défaire

@end ++

Merci aux auteurs et illustrateurs de la revue 2004-2005.
Merci à Fabien, Nicolas, Danielle de nous avoir accueillis pour des soirées ambitieuses et chocolatées.
Merci à nos fans, nos détracteurs, nos conspirateurs, nos inspireurs, nos parrains et marraines : AO, F, G, BP, S&S, BG, AM, A, IA, SD, GF, FB, AC, DG, etc.

© **ACD AMBITION CHOCOLATEE ET DECONFITURE**, LYON, 2005. ACD 141 RUE SÉBASTIEN-GRYPHE 69007 LYON FRANCE.
COURRIEL : deconfiture@voila.fr
VISITEZ NOTRE SITE WEB www.bleton.com/acd.

PARTICIPEZ A LA REVUE 2005-2006

UNE ANNEE DE LIEUX A FORTE CONNOTATION LITTERAIRE, EN COLLABORATION AVEC LAPSUS REVUE LITTERAIRE QUEBECOISE.

ENVOYEZ DES A PRESENT VOS TEXTES, PHOTOS, BEDES ET ILLUSTRATIONS :

N°49 - « RUE SAINT-JEAN »
AVANT FIN AOUT 2005

N°50 - « COMBRAY » LE NUMERO DU SOUVENIR !
NUMERO ANNIVERSAIRE EXCEPTIONNEL !!
AVANT FIN OCTOBRE 2005

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DECONFITURE